

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Entre l'écriture et la parole

Le silence

Entre l'écriture et la parole, Carnets. Préface de Laurent Mailhot. Montréal, Hurtubise HMH, Collection Constantes, 1984. 370 p.

Jean-Yves Thériberge

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériberge, J.-Y. (1984). Compte rendu de [Entre l'écriture et la parole : le silence / *Entre l'écriture et la parole*, Carnets. Préface de Laurent Mailhot. Montréal, Hurtubise HMH, Collection Constantes, 1984. 370 p.] *Lettres québécoises*, (35), 63–64.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

pondances de Baudelaire: «Les parfums, les couleurs et les sons se répondent». Mais cette manière donne l'impression de venir comme naturellement. Ce qui, bien entendu, ne fait qu'ajouter à la crédibilité de ce remarquable témoignage.

De l'enclume à l'école, il y a eu, chez nous, une génération de femmes et d'hommes qui ont aujourd'hui cinquante ans. C'est cette génération qui a pris conscience qu'au pays du Québec rien ne serait plus semblable, que l'être québécois était en mutation, que cette mutation allait développer de nouveaux mécanismes intérieurs et que ce phénomène existentiel, atteignant l'ensemble de l'être, allait proposer sur la vie une nouvelle perspective et, par conséquent, créer une nouvelle collectivité. Cette remarquable métamorphose, forcément rapide, ici où le retard était grand, n'est pas sans laisser, de la mélancolie dans l'âme des uns, de la morosité dans celle des autres: j'en veux pour exemple deux esprits bien différents, Roger Fournier et Gérard Pelletier qui, jetant un regard en arrière, vont produire des oeuvres bien différentes, aux titres fort révélateurs: *Les sirènes du Saint-Laurent* et *Les années d'impatience*. Pour le premier, l'évocation magique des belles images, pour le second le rappel d'un temps-passage vers autre chose.

Bien entendu, il y a entre ces deux ouvrages toute une somme de spécificités dont je suis conscient. Le seul but de ce rapprochement est de montrer comment sont disparates, sur une même époque, les perspectives thématiques et les métaphores de la littérature. Époque de transition? Là-dessus tous se mettront d'accord et tous voudront pratiquer sur le réel antérieur un regard franc et honnête. Qui n'exclut ni les aspirations personnelles ni les métaphores.

Il faudra interroger l'auteur des *Sirènes du Saint-Laurent* sur sa méthode. (Nos mémorialistes se sont peu exprimés sur les questions de méthode et d'écriture). Il y a ici une puissance de récollection peu commune et une assurance du ton qui créent un ensemble très harmonieux. Fournier n'est pas un nouveau venu en littérature. Il a du métier. Ici, il se surpasse, *Les sirènes* étant le meilleur de ses livres. □

Roger Fournier, *Les sirènes du Saint-Laurent*, Montréal, Les Éditions Primeur, 1984, 264 pages.

Journal

Entre l'écriture et la parole¹

le silence

Dans *Le jeu en étoile* (1978), Jean-Louis Major écrit:

J'interroge les actes de mon métier comme on médite les gestes de celui qui travaille la terre, le bois, le métal ou la pierre. J'ai toujours aimé dans les livres ces pages qui décrivent l'artisan à l'oeuvre: les gestes les plus simples de même que ceux de métiers parfois oubliés depuis longtemps y prennent l'ampleur d'un rite intemporel. Dans le clair-obscur de ces tableaux que composent l'opacité de la matière et les gestes légués de génération en génération se retrouve peut-être le sens originel de ce que je cherche à accomplir: donner une conscience à l'aveugle destin des choses et des hommes. p. 13.

La citation est un peu longue mais il me semble important de faire le lien entre ce texte intitulé «Enseigner et l'égoïsme partagé» et son dernier ouvrage, ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PA-

ROLE puisque tout est là: enseigner, écrire et parler à partir du plus silencieux de soi-même pour rejoindre l'autre, l'individu, quelque part, qui cherche quelque'un ou lui-même.

Il est temps que j'avertisse le lecteur afin qu'il sache bien de quoi je parle. Il n'est pas nécessaire de présenter l'auteur: Jean-Louis Major; sa carrière universitaire est connue, ses textes sur l'Hexagone, Jacques Brault, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Jean Cocteau, son tout premier livre sur Saint-Exupéry et quelques autres suffisent à montrer la qualité de son travail. Dans ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE, paru au début de l'été, il nous présente ses «carnets» écrits entre 1971 et 1980.

Ces carnets sont faits de notes rédigées surtout le matin, tôt le matin. S'il nous parle surtout de l'écriture, de la parole et du travail, il est souvent question du silence, source de l'un et de l'autre. «Et d'abord j'affirme que le choix n'est pas qu'entre le silence et la parole. Il y a une parole du silence. Silence aux deux pôles de l'écrire; silence de qui écrit, silence de qui lit. Rétablir le choix entre parler et écrire, c'est poser la validité du silence, que l'on a consigné à la zone de l'insignifiance; c'est rétablir une sphère où le silence répond au silence, là la plénitude et la présence s'opposent à l'absence et au vide» (p. 186). On le voit, Jean-Louis Major pratique l'écriture au ras de ses os, entre le mutisme de l'univers et le temps qui meurt en lui et autour de lui (j'y reviendrai). ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE vient de la solitude et du silence, s'il n'est à peu près jamais question de solitude — on la sent toujours là, tout près — le silence, «la parole du silence» revient constamment.

Jean-Louis Major

Entre l'écriture et la parole

Carnets

Préface de Laurent Mailhot

COLLECTION CONSTANTES
HURTUBISE HMH

Le silence (et la mort, ce vrai silence), me semble-t-il, n'a jamais été autant mis à jour.

C'est la première fois qu'il m'est donné de lire tant de pages, brèves chaque fois mais combien lourdes de sens, sur le silence qui nous obsède tous. Un silence d'où monte blessée la parole, comme le chant des moines que personne n'entend ou ne veut entendre.

Contrairement à ce qu'on lit dans diverses publications et dans le journal de certains écrivains, l'écriture, tout au long de ce livre n'a rien d'un mythe. Jean-Louis Major ne «mythifie» pas l'écriture (l'acte d'écrire plus précisément), ni le livre. Au contraire, il nous en montre l'exigence mêlée de plaisir, tout comme il en démontre la technique à l'occasion. Il vit pourtant entouré de livres et d'auteurs depuis toujours. Il apporte pourtant à l'écriture un soin, une attention et une connaissance qui devraient mettre tous ses commentateurs (ou critiques!) dans leurs petits souliers; moi le premier!

Il écrit avec acharnement, patience, discipline et respect. Tout comme il exerce sa vie d'universitaire avec exigence, ténacité et honnêteté. «Enseigner, écrivait-il dans *Le jeu en étoile*, c'est un jeu magnifique qui, permettant le pire, exige de soi le meilleur» (p. 36). Il faut lire, à ce propos, les commentaires qu'il fait à partir d'un texte de Kingman Brewster (pp. 105-108). Il faut le lire alors qu'il parle, de diverses façons et assez fréquemment, des exigences de la vie universitaire pendant que, presque partout, règne la médiocrité. Elle est dans trop de thèses à corriger et dans trop de confrères (p. 200 et plusieurs autres). Il parle même de sa propre médiocrité.

Journal d'un philosophe que ce ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE, de celui qui pose constamment un regard neuf sur chaque chose. Journal d'un homme très lié au temps qu'il fait dehors et aux arbres de son jardin, journal aussi d'un homme habité par la mort et qui le dit: «Jours perdus. C'est ici que le fil du temps retrouve son épaisseur. Hors de l'écriture, le temps n'est que le rêve de soi. Et la mort a tout accaparé, la mort creuse mes jours et peuple mes nuits, elle dessèche mes jointures et ternit mon regard, la mort attend en moi» (p. 69). Plus loin, il ajoute: «Écrire, c'est peut-être façonner sa mort» (p. 109-110). (Notez le



Jean-Louis Major

«peut-être» qui revient plusieurs fois quand il affirme quelque chose. Il n'a ni le goût de pontifier, ni celui d'imposer une idée). «Je dénonce à l'avance tout acquiescement que pourrait recevoir le moindre de mes écrits» (p. 200). Et plus loin, il corrige son affirmation en notant: «L'écriture ne justifie rien» (p. 316). La mort reste là, en dedans et hors de celui qui écrit, partout et nulle part, nous poussant chaque jour à rechercher l'inutile et si simple bonheur. On devrait peut-être parler ici de la difficulté d'être mais Jean-Louis Major le mentionne lui-même.

Cherchant dans les livres des autres une atmosphère où il se sentirait bien, il se tourne surtout vers des écrivains qui le rassurent; non dans le sens d'un refuge mais plutôt d'une maison habitable. Jean-Louis Major privilégie ainsi l'individu. «Écrire c'est peut-être d'abord affirmer l'individuel dans le collectif» (p. 37). «Lire ne peut être (...) que se placer en état de rencontre, pour essayer de reconnaître par la vérité de l'autre, le plus vrai de soi-même» (p. 204). Lire, écrire, parler d'individu à individu à même les silences. Se taire à deux. «L'individuel ne se maintient qu'à bout de bras» (p. 229). Cela est suffisant pour qu'il refuse l'embrigadement, surtout celui venant du côté syndical qui pue le «crois ou meurs». À la page 273, il gifle avec aplomb le syndicalisme pratiqué de nos jours. «Vous avez le pouvoir et les lois, ne me demandez pas de participer au viol de ma propre liberté». C'est précis, cinglant, mais avant tout courageux.

En nous entretenant de ses travaux sur l'écriture des autres où il est parfois très sévère, il nous parle de son travail sur sa

propre écriture où il se montre tout aussi exigeant. Nous suivons, parfois pas à pas, sa rédaction d'un texte ou la préparation d'un livre. Ainsi, il nous parle de la poésie qu'il écrit en nous livrant quelques rares lignes. Il serait heureux qu'il fasse un livre de ces poèmes épars. Il en parle d'ailleurs à l'occasion. On y retrouverait sans doute le thème de la lumière qui revient fréquemment dans ces carnets.

Voilà. Je pense avoir dit tout le plaisir et l'envoûtement de ce «journal» de Jean-Louis Major. J'ajouterais ceci: j'avais à peine cinquante pages de lues que j'aurais pu, il me semble, signer mon nom au bas de certaines pages d'ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE. Quelques rares livres frustrant ainsi le lecteur, du moins en apparence, parce qu'ils sont de ceux que l'on rêvait — et rêve encore — d'écrire. Arrivé à la page 212, l'auteur exige de moi, lecteur, que j'aile plus loin.

Enfin avouerai-je, à la fin, que j'ai d'abord hésité à faire le compte-rendu de ce livre qui, je le savais, me dépasserait et me toucherait de trop près. Ce journal à la fois intime et ouvert, l'amitié et le silence, tout cela, l'un dans l'autre, me poussaient à lire ce livre émouvant, vrai comme le silence du matin, large comme la mort et fragile comme chacun de nous; et cela même si «un livre ne donne pas un sens à la vie» (p. 187).

Maintenant, je vais relire ENTRE L'ÉCRITURE ET LA PAROLE pour moi seul. □

Jean-Yves Thériège

1. *Entre l'écriture et la parole*, Carnets. Préface de Laurent Mailhot. Montréal, Hurtubise HMH, Collection Constantes, 1984. 370 p.